

nécessaire de faire subir à nos lecteurs un long résumé de ce récit poétique... Jocelyn est un jeune homme qui "se dévoue" pour assurer le mariage et l'avenir d'une sœur qu'il aime tendrement ; il entre au séminaire pour lui laisser toute l'intégrité de leur pauvre fortune. Mais la Révolution éclate, terrible, et notre "lévite" est chassé par elle de son séminaire abandonné. Il se réfugie dans les Alpes, où il rencontre un adolescent, un enfant pour lequel il se prend soudain de la plus ardente affection. Cet enfant mystérieux était une jeune fille, et le malheureux Jocelyn ne s'en aperçoit que fort tard. Toutefois, il n'est pas encore engagé dans les ordres et peut épouser sa Lucile. Mais, ô douleur ! son vieil évêque vient d'être condamné par le tribunal révolutionnaire, et réclame pour mourir les secours spirituels de Jocelyn. Il a besoin d'un prêtre, et, avec une étonnante rapidité, consacre Jocelyn malgré lui, dans les ténèbres de sa prison : "*Quand il me releva de terre, j'étais prêtre.*" Il ne reste plus au nouveau prêtre qu'à abandonner résolument sa fiancée, et son cœur en est horriblement déchiré. Puis, il s'enfuit dans un village et s'y livre à tous les devoirs, à tous les sacrifices du ministère évangélique. Il verra Lucile une fois encore avant de mourir, mais ce sera pour lui fermer les portes de la vie et lui ouvrir celles du ciel. Le pauvre curé rentrera ensuite dans son presbytère pour n'en plus sortir, modèle vivant de toutes les vertus sacerdotales, ange de la terre, spectacle des élus. Il y mourra comme il y a vécu, en saint....

Est-ce à ce défaut de tact dont nous signalions tout à l'heure les excès, qu'il faut attribuer les invraisemblances, et surtout les énormités de ce singulier roman ? Il est facile de s'apercevoir, en le lisant, que la seule imagination de M. de Lamartine était échauffée quand il écrivit les *Harmonies*, et que son cœur n'avait jamais été profondément chrétien. Un véritable chrétien attache à la vocation d'un prêtre une idée tellement auguste, qu'il ne peut supposer un instant que cette vocation soit jamais déterminée par des considérations banales et mondaines, comme le mariage d'une sœur. Eh ! ne valait-il pas mieux que la sœur de Jocelyn ne se mariât point et que le héros de notre poème ne s'imaginât pas avoir une vocation aussi fantaisiste ? Du dévouement, grand Dieu ! Appeler de ce beau nom cet engagement dans les ordres sacrés qui trouve sa récompense ici-bas dans les consolations de l'autel, et là-haut, dans les joies de l'éternité. Non, non, il ne faut pas avoir le sens chrétien pour se laisser séduire par de telles imaginations. D'ailleurs, M. de Lamartine montre bien qu'il ne possède même pas la notion du Sacerdoce. Il ne connaît point cette grande chose : le Prêtre. Quoi ! cet évêque auquel le poète prête, du reste, un si magnifique langage, ce vieillard improvise un prêtre en